



HAL
open science

Cartographier le quotidien

Olivier Boucheron

► **To cite this version:**

Olivier Boucheron. Cartographier le quotidien. Lieux Communs - Les Cahiers du LAUA, 2008, Cultures visuelles de l'urbain contemporain, 11, pp.212-214. hal-03212623

HAL Id: hal-03212623

<https://hal.science/hal-03212623>

Submitted on 29 Apr 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

212

CARTOGRAPHIER LE QUOTIDIEN

Olivier Boucheron, architecte et chercheur membre du LA/A, ensa La Vilette.

"Démêler les lignes d'un dispositif, dans chaque cas, c'est dresser une carte, cartographier, arpenter des terres inconnues, c'est ce qu'on appelle un travail de terrain", Gilles Deleuze, "Qu'est-ce qu'un dispositif?"¹

Ce texte présente les prémices d'une réflexion menée dans le cadre ou en marge d'autres recherches sur les métropoles asiatiques qui abordaient le rapport habitants/pouvoir/territoire.

À partir de l'analyse d'un corpus photographique constitué durant près de dix ans, nous tentons d'identifier et d'expliquer l'apport de la pratique photographique à un travail théorique qui contribuerait à la prise en compte de la dimension quotidienne et ordinaire des espaces urbains contemporains.



Au pied de la station "Taksin" du BTS, Bangkok, 8 avril 2004, 12h26. Photo: O. Boucheron.

Quels sont les points communs entre la photo des parieurs de la rue Nguyen Sieu à Hanoi, celle d'une après-midi sous la *ger*² à confectionner des *kouchours*³ à Ulaan Baatar, ou celle du marais de Nongchanh à Vientiane?

Ces photos ont été prises dans des quartiers, dans des villes où l'action des habitants sur l'espace urbain est particulièrement visible et efficiente mais où cette faculté d'action est peu ou pas du tout prise en considération dans l'orientation des politiques urbaines.

Le révélateur photographique

La photographie n'est pas une simple illustration du propos, mais est utilisée comme un véritable support de connaissance. Tout d'abord parce que, dans un contexte d'investigation, elle rend compte du geste et de l'éphémère par son maniement précis et délicat. Son usage permet de révéler les dimensions cachées de la croissance urbaine. Elle est "un outil irremplaçable pour raconter l'Éspace; l'analyser, le simuler"⁴, car au cœur de la présence parfois écrasante des lieux construits, et en creux des politiques urbaines, s'élaborent par l'action à peine visible des devenirs humains et par les traces de leurs corps et de leurs imaginaires, des espaces de vies, des degrés d'intimité et un foisonnement d'inventions sociales et spatiales.

Ensuite, la pratique de la photographie tout comme celle du film [m]impose d'arpenter l'espace urbain et de changer son regard sur l'objet d'étude. C'est là, sur le terrain, dans l'aventure anthropologique que la première (al)chimie [argentine] opère. La confrontation avec les acteurs du présent est directe⁵ et on entre, peu à peu, en errance, en dérive. À l'instar de l'expérience situationniste⁶, il ne s'agit pas d'une errance contemplative, mais plutôt d'une occupation de terrain par la mobilité, sans but précis si ce n'est celui de la connaissance. Les situationnistes par l'errance se réappropriaient l'espace urbain; par l'errance nous tentons, en prenant le temps, celui du déplacement et de la prise de *vues*, et sans nous dissimuler du regard des *autres* au risque assumé de perdre quelques-unes de ces *vues*, de comprendre la façon dont ces derniers se réapproprient leur ville. Il ne s'agit pas de reconstituer ce qui a été vécu mais de le simuler, en prenant conscience de sa perte. Le retour sur chaque image renvoie alors à des histoires, à des sensations, à des rencontres, et active une sorte de "je me souviens", mais demeure néanmoins inapte à transmettre l'expérience vécue. Ce travail de sélection⁷, de confrontations et d'associations reste aujourd'hui à faire.

Le médium *sensible* qu'est la photographie contribue ainsi au travail d'inventaire et d'élaboration d'une sorte de

cartographie du quotidien. L'inventaire concerne tout autant les pratiques quotidiennes que les objets, les dispositifs, les installations, formes de scansion matérielle du familier et des *traces* immatérielles. Les traces, si l'on parvient à les débusquer, renvoient à un type de mémoire collective, parfois involontaire⁸, mais persistante. Parce qu'elles témoignent du morcellement de modèles, de références anciennes à un corps social perdu, mais qu'elles peuvent aussi induire l'invention, ces *traces* ou tout autre *fragment*⁹ – de rites, de pratiques architecturales, culinaires ou vestimentaires, de protocoles de sociabilité... – ne demandent qu'à être (ré)activées et déchiffrées. Les *traces* sont à la fois les reliques de changements passés et les indices des processus en cours. Tous ces détails (matériels et immatériels) ténus, triviaux et fragiles, une fois repérés, dévoilent tout l'inattendu de l'ordinaire.



Du côté du cimetière d'Altan ulgii, Ulaan-Baatar, 26 novembre 2005, 16h12. Photo: O. Boucheron.

Cartographier des dispositifs

D'après le *Petit Robert*, un *dispositif* dans son sens pratique, celui qui s'applique à un mécanisme par exemple, définit la façon dont sont disposés les pièces, les organes de cet appareil. Les quartiers que nous avons arpentés et étudiés, en tant qu'organisations socio-spatiales dans la ville, peuvent être considérés comme des dispositifs urbains. Notre travail de terrain a donc consisté à "démêler les lignes de ces dispositifs", à en comprendre la formation et à en constater et suivre les transformations.

Une autre acception confère au terme *dispositif* la faculté d'arranger, de mettre en place et de *préparer*. *Préparer* ou plutôt annoncer les futurs changements en termes de morphologie et d'organisation des villes et la mutation de leurs sociétés, tel pourrait être le destin de ces dispositifs. Mais, pour le moment, l'évolution des quartiers étudiés portée par les initiatives *habitantes*, est le plus souvent très mal considérée par les autorités municipales. Ces quartiers connaissent de nombreux problèmes inhérents à toutes les constructions humaines qui ont un jour été abandonnées par leurs concepteurs. La réappropriation des lieux par leurs habitants s'est souvent effectuée avec des moyens économiques limités: ainsi, les qualités de chaque espace produit s'effacent derrière l'aspect bricolé et précaire de l'ensemble. Que ce soit à Hanoi, à Ulaan Baatar ou à Vientiane, le discours est le même: les quartiers sont insalubres, ils doivent être rénovés afin de donner une meilleure image de la ville. Du côté des officiels, tout tendrait à vouloir marginaliser l'attitude et la créativité de leurs habitants et à les rendre minoritaires. Seulement, ces quartiers sont représentatifs d'un phénomène plus général de production ou de promotion individuelle de l'habitat commun à de nombreuses villes d'Asie, qui, il n'y a pas si longtemps, a permis de surmonter les changements politiques successifs décidés par les gouvernements. On voudrait donc qu'aujourd'hui, la faculté individuelle de surmonter les épreuves et les contraintes soit positionnée à la limite du comportement normal¹⁰ ou à une distance plus ou moins grande, hors de cette limite¹¹. Les espaces dits marginaux, souvent numériquement majoritaires dans ces villes, préfigurent donc peut-être un avenir urbain à inventer, un avenir où politiques et décideurs intégreront l'imagination habitante dans les schémas de développements de leurs villes.

Vers l'écosystème urbain

Les métropoles contemporaines, du fait de l'analogie possible de ces "corps mutants" avec la nature, peuvent être considérées comme de vastes écosystèmes urbains.

L'amplification des interactions et des interdépendances entre les pratiques humaines (micro) et les écosystèmes urbains (macro) confirme, à notre sens, l'idée développée par Félix Guattari, qu'il existerait en fait "... trois registres écologiques, celui de l'environnement, celui des rapports sociaux et celui de la subjectivité humaine..."¹³. Si la présence des deux premiers registres, dans cette définition, peut sembler évidente, la prise en compte d'une dimension de subjectivité humaine dans la définition de l'écosystème urbain est moins évidente. Il ne faut pourtant pas négliger et minimiser la faculté des individus ou des groupes à s'adapter en réemployant à des fins propres, toutes les formes de productions (politiques culturelles, spatiales) de l'ordre imposé. Considérer nos villes comme des écosystèmes, nous amène, non seulement à réhabiliter la subjectivité humaine et ses productions les plus intimes et infimes dans le champ de la recherche urbaine, mais aussi à appréhender la dimension aléatoire et dynamique de ses constructions. Il nous semble donc qu'observer les nouveaux écosystèmes urbains dans leur dimension quotidienne correspond précisément à la prise en considération de ces trois registres.



Dernières maisons encore debout sur le marais de Nong Chanh, Vientiane, 24 septembre 2002, 15h30. Photo. : O. Boucheron.

Ce texte court jette les bases d'un travail de plus longue haleine qui tend à réhabiliter au sein de la recherche et du projet urbain, le quotidien, l'*infraordinaire*¹⁴. Cet espace-temps d'investigation et de découvertes, en marge des problématiques dominantes, est souvent délaissé par les chercheurs et les projeteurs, alors qu'il est simultanément

résultat et générateur de transaction et de changement, d'invention et de transformation.

À force de ne voir dans les villes contemporaines que le résultat de l'imposition de modèles (qu'ils soient culturels, sociaux ou urbains) univoques et globaux, de ne mettre en exergue que leur invivabilité ou leur insoutenable, de ne lire de leur histoire que la version inscrite dans le marbre, on en oublie de décrire leurs transformations plus ténues, leurs détournements et d'y voir la marque d'une altération créative faite d'usages et d'usures. Il semble pourtant incontournable d'ouvrir d'autres pistes de recherche et de réflexion et d'aller saisir, appareil en main, au sein des écosystèmes urbains, la dynamique et les inflexions de l'anthropogénèse.

1 Deleuze, G., *Michel Foucault philosophe*, p. 189

2 Le terme *ger* désigne en mongol l'habitation de feutre, connue par les Occidentaux sous le nom de yourte, dérivée de *yurt*; mot *turu* qui désigne la surface de terre recouverte par la tente et par extension l'emplacement où est dressé le camp.

3 Raviolis de mouton frits.

4 Robin, C., *Espaces des Autres, Lectures anthropologiques d'architectures*, Paris, collection Penser l'Espace, éditions de La Villette, 1987, p. 10.

5 La focale utilisée, de 35 mm, oblige à réduire de fait la distance pour se rapprocher de l'action et des êtres.

6 Voir à ce propos l'ouvrage de Kaufmann, V., *Guy Debord, La révolution au service de la poésie*, Fayard, 2001.

7 Parmi quelques milliers de clichés.

8 Cf. Benjamin, W., "Sur quelques termes baudelairiens", in *Œuvres III*, Gallimard (coll. Folio Essais), Paris, 2000, p. 332-336.

9 Cf. Certeau (de), M., "L'actif et le passif des appartenances", in *La prise de parole*, Seuil, Paris, 1994, p. 266-268.

10 Qui permet de supporter la contrainte sans réagir.

11 Or si l'on écoute Félix Guattari, il faut "analyser la marginalité [...] comme la partie la plus vivante, la plus mobile des collectivités humaines dans leurs tentatives de trouver des réponses aux changements dans les structures sociales et matérielles. [...] Mais la notion de marginalité [...] implique toujours l'idée d'une dépendance secrète à la société prétendument normale. [...] Nous voudrions lui opposer l'idée de la minorité." » in *La révolution moléculaire*, éd. Recherches (coll. Encres), Paris, 1977, p. 185.

12 Terrains privilégiés de changements permanents et non d'un ordre immuable.

13 Guattari, F., *Les trois écologies*, Paris, collection L'Espace critique, Galilée, 1989, p. 12-13.

14 Pour reprendre l'expression de Georges Perec lorsqu'il révèle la poésie et l'exceptionnel du plus banal, de ce qui est "en dessous, plus bas", sans condition particulière. Il oppose ici le préfixe augmentatif extra à infra.